

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Ou attendez-vous pour le faire ?
Frs 15.- au CCP 10-220 94-5

« *Strč prst skrz krk !* »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

1^{er} novembre 1989
paraît six fois par an
troisième année

Rupture, mode d'emploi

«L'amour n'est-il pas qu'un prétexte au désespoir» (1) et à l'écriture ? En lisant les *Tableaux d'une ex*, le dernier roman de Benoziglio, tout porterait à le croire.

«L'une en a de l'un assez, alors que l'un n'est point de l'une las encore». Une histoire d'amour qui finit mal, un homme blessé qui en quelques tableaux raconte son ex. Rien de bien original en somme, serait-on tenter de penser. Mais la raison suffit largement à Benoziglio pour jeter avec éclat son impitoyable regard sur les choses de la vie. Le roman s'ouvre sur un voyage en Grèce, premier tableau aux accents fortement prémonitoires: «J'aurais dû me souvenir de me méfier... Les histoires d'amour durerait toujours bien plus longtemps si elles s'arrêtaient toutes au début».

Deux héros - on est généralement deux dans ce genre d'histoire, au départ tout au moins - au portrait fragmentairement donc caricaturalement dressé: Elle, par qui le malheur arrive, enseigne l'histoire de l'art. Plutôt insensible et cruelle, elle renaude pour tout et pour rien, surtout pour rien, est sujette à des crises intempestives, passant d'un comportement absolument viscéral à une attitude oideusement fourbe. Reste un espoir, faible: «Peut-être, en vieillissant, les prédatrices s'humanisent-elles»? Pour couronner le tout, elle possède un chien, «un braque qu'elle appelait Matisse. Le contraire serait surprenant». Lui, la quarantaine finissante, plus misogyne, hypocondriaque et paranoïaque que ne l'aura jamais été aucun héros benoziglien, se peint, et il est beaucoup question de peinture dans ce roman, en victime bien sûr. Mais on ne croit guère à sa naïveté, car le regard qu'il pose sur sa compagne a une telle acuité qu'il la désigne d'emblée comme coupable.

Au retour de leur lune de miel hellénique, ils se mettent en ménage. Et dès lors, avec une

lucidité quasi masochiste, notre héros ainsi acouquiné observera la lente mais sûre dégradation du sentiment amoureux, jusqu'au jour où, comme un malpropre, il se retrouve sur le trottoir, après un «casse-toi, dégage» haineusement signifié.

La surprise de l'amour passée, on comprend qu'il serait vain de ne pas se soumettre à l'inéluctable. Il y a même quelque chose de pathétique dans l'application qu'ils mettront à se détruire, dans l'énergie que chacun, consciemment ou inconsciemment, déploiera à saborder cette relation amoureuse. Un échec, qu'il soit sentimental ou non, ça se mérite, et il n'est pas toujours facile de tout rater avec une telle efficacité. En amour, comme en peinture c'est, chez le narrateur, presque un art.

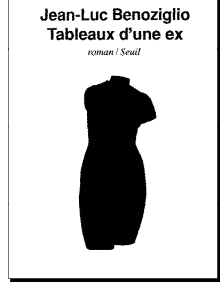
Sans la verve endiablée, le brio et la pulsion véritablement organique avec lesquels l'auteur nous décrit certaines situations, il n'y aurait pas vraiment matière à faire un roman. L'art de Benoziglio est de pouvoir jongler avec les mots avec une aisance tout oulipienne pour nous parler certes du désamour, mais aussi de l'arrestation de Proust par la Gestapo, de cruciverbisme, de la condition d'écrivain, de la maladie et de la mort, de l'hostilité des choses, de l'an 2017, des médias, entre autres. Le tout sur fond de Boby Lapointe et de Charles Mingus.

Curieusement ou bien évidemment, c'est selon, ce récit, sans doute le plus comique de tous ceux écrits par Benoziglio, est aussi le plus désespéré. Serait-ce parce que nous avons assisté dans son précédent roman à la mort de Kary Karinaky (2) et qu'avec elle un peu de poésie et de tendresse s'en sont allées? Sous le burlesque percent, plus que de coutume, l'amertume, l'aigreur et la désespérance. Son narrateur cite beaucoup: «un Jules a dit...», «...a dit Jules». Si certaines phrases semblent tout droit

sortir de l'anthologie de l'humour noir (G. C. Lichtenberg par exemple), d'autres (Stig Dagerman en tête) sont prêtes à figurer dans une anthologie du désespoir. La tentation nihiliste n'est pas loin. Osons espérer que dans son prochain roman Benoziglio n'opèrera pas pour le désistement indifférent. Mais «la douleur se surmonte en s'extériorisant» a dit un autre Jules (3). La guérison ne saurait donc tarder, d'autant plus que notre amant éconduit l'avoue lui-même: «durée moyenne d'un travail de deuil: une année».

Et si vous êtes las de tout et que ce faux-vrai roman d'amour noir ne vous tente pas, peignez: votre cuisine, vos escaliers, vos plafonds, n'importe quoi. Car peindre est «une activité machinale qui permet, tout en s'y livrant, de ne penser à rien, c'est à dire à autre chose».

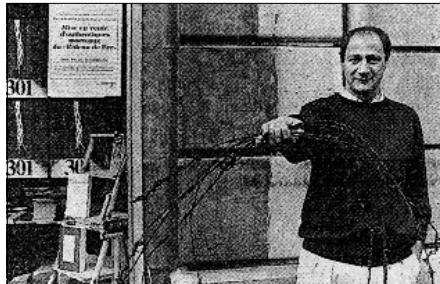
Fiction & Cie M. T.



Jean-Luc Benoziglio
Tableaux d'une ex
roman / Seuil, 1989, 301 p., Frs 28.40

- (1) Hervé Guibert, *Fou de Vincent* (Minuit, 1989, 86 p.) L'histoire d'une passion homosexuelle. Un récit émouvant, cru, violent et résolument autobiographique.
- (2) Jean-Luc Benoziglio, *Le Jour où naquit Kary Karinaky*, Seuil, 1986, 250 p.
- (3) Ce Jules-là c'est Ludwig Hohl, et même si Benoziglio ne le cite pas, lisez *Notes ou de la réconciliation non-prématurée*, traduction d'Etienne Barillier, L'Age d'Homme, 1989, 536 p.

(Annonce)



«Un nouveau record pour le Guinness-book ?»

Peut-être, car un centimètre de ce barbelé coûte carrément 25 francs. Mais en réalité il s'agit de morceaux du Rideau de Fer et non pas d'un record. Avec la recette de la vente de ce barbelé, la librairie Bastal! à Lausanne, veut soutenir la maison d'édition hongroise Aura, fondée au début de cette année.» (Schaffhauser Nachrichten)

Il en reste encore !
Pensez à vos cadeaux de Noël



«A l'heure de l'ouverture sur l'Europe, Lausanne, au cœur de l'Europe, ne doit pas négliger sa région et le canton ne doit pas ignorer sa Lausanne qui assure sa promotion dans le monde.» (en gras dans le texte)

Doris Cohen-Dumani, cons. com. in *Le Radical*, octobre 1989

«Ce qui m'intéressait déjà tout gamin, c'était d'abord de faire des affaires. J'ai vendu de tout: des képis et des dagues, des vélocitateurs, des chemises américaines. C'était l'acte de vendre qui m'excitait. Un peu comme une femme s'accomplit en mettant un enfant au monde.»

Bernard Nicod, promoteur in *Construire*, 11 octobre 1989

Un lecteur, économiste distinguée, nous envoie :

«Marx et Engels précisent bien que les «luttes de classes» sont déterminées par leur «constante opposition». La plupart des couples ne font pas autre chose, de même que les équipes de ligue nationale A de hockey et de football.»

Paul-C. Martin in *Bilan*, octobre 1989

Un lecteur assidu de la presse régionale nous propose :

«... et voilà une place toute simple nommée place Jean-Pascal Delamuraz, président de la Confédération».

M. Delamuraz constata qu'il n'avait pas mis à côté de la plaque. Il y a toujours deux temps dans la vie d'un homme, celui où il découvre les plaques et le temps, plus cruel, où il rend les plaques. Je suis heureux que les habitants de Longirod m'aient attribué une place non pas une impasse.»

Jean-Pascal Delamuraz, cons. féd. in *Quotidien de la Côte*, 3 juillet 1989

Un ami du vrai cinéma nous envoie une pièce historique :

«A bout de souffle, c'est de la fumisterie, c'est rien du tout, c'est nul... absolument nul. Tout au plus dirais-je que c'est de l'anarchisme de droite, qui peut virer tout de suite au fascisme.»

Freddy Buache, cinématographe in *Rencontres int.* de Genève, 1982



«C'était sans compter sur les ignares de notre histoire, les anti-tout, les égoïstes, les antimilitaristes, et toute l'extrême-gauche rouge et verte. Ajoutons-y les saccageurs de notre patrimoine, les piéteux de nos souvenirs puisque, une fois de plus un monument de la commémoration de la mob de 14-18 a été détruit, c'est la Sentinelle des Rangiers, un symbole, qu'une nouvelle fois des démolisseurs ont réduit en pièces.»

Geneviève Aubry, cons. nat. in *L'Atout*, n° 37 dans *24 Heures*, 16 septembre 1989

[A propos d'un soutien financier des Verts allemands à l'initiative «Une Suisse sans armée»] «Même si la somme en jeu est faible, c'est une question de principe. Cet exemple montre combien, sans armée, nous serions démunis face à des gens qui passent leur temps à cultiver l'internationalisme - pas seulement pour abolir l'armée, mais aussi pour changer la société. La perméabilité de nos frontières aux idées subversives sera d'autant plus criante que nous n'aurons plus le moyen de nous regrouper entre Suisses au sein de l'armée et d'y cultiver l'idéal de l'indépendance.» Jean-Jacques Cevey, cons. nat. in *24 Heures*, 5 octobre 1989

Un lecteur attentif de la NRL nous propose :

«Les mobilisés de 1939-1945, sans rien qui que ce soit de leur engagement politique, ont accepté de servir sous le même drapeau, le même uniforme et dans le même esprit de sacrifice. L'oublier, en cette circonstance, m'apparaît inconvenant et guère moins maladroite que le geste des trois malheureux parachutistes hostiles à l'armée, qui ont cru malin d'arroser la prairie du Grütli de roses et ont vu ces symboles de la contestation gauchiste, chassés par le foehn, atterrir dans les forêts profondes du voisinage et le lac cher aux cœurs des Waldstaeten.»

Le même in *La Nouvelle revue de Lausanne* 4 septembre 1989

Un abonné de la RMS nous suggère :

«D'aucuns s'efforcent à vouloir nous persuader que les zéloteurs d'une Suisse sans armée, c'est aussi la Suisse. D'accord, à un titre analogue au Sida qui, d'une certaine manière, fait partie du genre humain.»

Editorial in *Revue militaire suisse* septembre-octobre 1989

Le retour de Jean Valjean

«Fin juin, un passant remarque avenue de Chatelaine une magnifique Rolls et jette contre le prestigieux véhicule un trognon de pomme. Il a alors une altercation avec le chauffeur, qui n'était pas le propriétaire, puis quitte les lieux. Mercredi après-midi dans le centre de Genève, le chauffeur repère l'énergumène et fait appel aux gendarmes qui l'interpellent. Il se re-

trouve à Champ-Dollon pour dommages à la propriété.»

(*Journal de Genève*, 22 juillet 1989, souligné par nos soins)

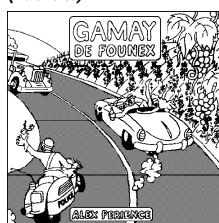
«Un Italien de 24 ans a été inculpé à Genève de «dommages à la propriété» pour avoir, le 24 juin dernier, lancé un trognon de pomme contre une Rolls-Royce qu'un chauffeur sortait d'une cour.

Il a lancé le projectile si violemment que la portière du véhicule a été abîmée et a par ailleurs traité le chauffeur de «capitaliste». Mercredi dernier le chauffeur l'a reconnu en ville et prévenu la police qui l'a arrêté, puis relâché.

Il risque une amende ou devra payer les frais de carrossier...»

(*24 Heures*, 22 juillet 1989, souligné par nos soins)

(Publicité)



VINS FINS DE LA RÉSERVE ALEX PÉRIENCE

Vente directe sur rendez-vous
C. & P. Mandry

Grand-Rue 30
1297 Founex (Vaud) 022/776 26 35

Carnotzet de dégustation à
1143 Essert-sous-Champvent 024/242 142

(Publicité)

commandes rapides
10% étudiants

Sciences sociales
Tiers-Monde
Littérature
Théâtre
BD - polar

à la

Librairie Basta !!!
Petit-Rocher 4
1003 Lausanne
Tél. 25 52 34

Enfin !

Voici enfin, pour Noël, après plus de dix ans d'attente, la suite des aventures de «Blaket-Mortimer». On se souvient que le dernier épisode, *Les trois formules du professeur Sato*, paru dans l'hebdomadaire *Tintin* entre 1971 et 1972 et édité en album en 1977, était resté inachevé. En réalité le découpage et les esquisses de la suite étaient terminés et l'inoubliable Edgar-P. Jacobs travaillait au dessin lorsque la mort l'interrompit il y a quelques années.

Après de longues négociations avec les héritiers, l'éditeur et la Fondation Jacobs sont parvenus à publier *Mortimer contre Mortimer*. Intelligemment, l'ouvrage se présente en deux parties : d'abord une reproduction en noir et blanc des crayonnés de l'auteur, puis une «interprétation» encrée et colorée par le soigneux Bob de Moor (1). Un très bel album, pour lequel on regrettera toutefois le choix d'un papier glacé qui annihile le subtil travail du coloriste.

Un rappel s'impose : Mortimer, séjournant au Japon, est appelé au secours par son vieil ami le cybernéticien Sato aux prises avec un mystérieux «Groupe Scorpio» qui cherche à s'emparer de ses techniques de construction d'androses quasi parfaits. En effet, Sato est trahi par son assistant Kim, un Coréen au nationalisme intransigent. Orlík – car c'est lui qui agit pour ce gang – séquestre Mortimer, dont il fait

réaliser un clone pour dérober les secrets de Sato. Blake, averti de justesse, arrivera-t-il à temps ?

Le nouvel épisode nous narre l'affrontement, lors d'un séisme (2) qui anéantit l'archipel nippon, du clone de Mortimer et du capitaine Blake. Mortimer, qui s'est échappé des griffes d'Orlík, parvient au dernier moment à sauver son cher compagnon. La vengeance des gangsters se fait alors sournoise, puisqu'ils envoient auprès des héros une escouade d'accortés geishas qui tentent de les neutraliser par tous les raffinements de l'Orient suave (shashimis et autres sukyakis de grande classe). Mais le roux barbu et le digne moustachu résistent et remontent la filière. Ils parviennent ainsi à découvrir qui manipule en sous-main l'infâme Orlík : c'est l'empereur Basam-Damdu, le sinistre satrape tibétain qui a échappé miraculeusement à l'apocalypse nucléaire qui dévasta Lhassa dans *Le secret de l'Espadon*. Le féroce dictateur prépare sa revanche, tapi dans sa base sous-marine au milieu des colonies de crabes-araignées au fond de la mer d'Okhotsk. Il téléguide un Mig soviétique pour qu'il abatte le Boeing de la *Corean Airlines* dans lequel l'assistant de Sato, pris de remords, cherchait à s'enfuir. Le monde s'embrase alors et Basam-Damdu, après avoir liquidé sauvagement Orlík, lance alors à l'assaut de l'Occident ses divisions de ro-



avec la traditionnelle pudibonderie de l'auteur (3).

bots-kamikazes, emmenés par un très curieux écrivain-soldat, tout de cuir noir vêtu. Seule l'habileté de Blake et Mortimer, l'arrivée de la *Home Fleet* et l'intervention du 37^e régiment des *Royal Highlanders* – en kilt, s'il vous plaît – opportunément stationné à Hong-Kong parviendront à sauver la planète au bord du gouffre.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce bref résumé ne gâche pas le plaisir de la lecture, ni le suspense haletant qui nous tient de bout en bout, tant est riche la construction de Jacobs et nombreux sont les rebondissement.

Parmi les nouveautés qui frapperont le lecteur, les scènes d'érotisme volcanique sur fond de tremblement de terre sont étonnantes : elles portent

Sombre histoire

«Hitler a sauté sur la France, sur les Balkans, l'URSS. Il a étendu sa puissance de Narvik au canal de Suez. Et quand il a vu nos milices, nos blindés, nos forts, nos tunnels, les bras nouveaux des bergers suisses, les canons de nos colonels, ça lui a foutu la pétoche, m'a dit Borgeaud, puisque les boches n'ont pas osé tenter le coup. C'est la preuve qu'y en a point comme nous.»

Gilles

On voit beaucoup ces jours s'agiter un vieux clown dans le cirque médiatique. Georges-André Chevallaz se démène en effet comme un diabolotin pour réchauffer les tièdes et calciner les refroidis en démontrant que l'armée a sauvé le pays de l'occupation entre 39 et 45. Les arguments d'autorité, le ton péremptoire et la rubiconde faconde du retraité fédéral ne doivent pas faire illusion : cette interprétation historique psalmodie son chant du cygne. Au temps des clowns va succéder celui des pince-sans-rire.

Passant aux pertes et profits le pathos obligatoire de tout ouvrage traitant de la «Mob», le professeur Lasserre nous sert un ouvrage sur les «*courants d'opinion pendant la Deuxième Guerre mondiale*». Bonne idée : les variations – relativement rapides par rapport à d'autres époques – du rapport des forces en Europe ont en effet suscité chez nous des projets et des pratiques de société, ainsi que des réorientations, à la fois spectaculaires et révélatrices. Le premier problème qui se pose est celui des sources : démocratie limitée, certains partis jectifs (1) à la clandestinité, presse censurée, les canaux habituels d'expression de l'opinion publique sont pour le moins biaisés à la fin des années trente. Conscient du problème, c'est sur les archives d'Armée et Foyer, organisme créé par l'Etat-Major en septembre 1939 pour raffermir le moral des soldats puis des civils, que notre explorateur de mentalités va baser l'ensemble de son livre (2). Reconstituer l'opinion d'une population sur la base des rapports, consignes et bulletins d'une officine chargée précisément d'influencer cette opinion, n'est-ce pas adopter le point de vue du boucher-charcutier pour faire de la zoologie : voici la galantine, reconstituons le faisand.

Cette source principale, difficilement quantifiable, fait que les milieux sociaux analysés sont très flous, si les ouvriers, étroitement surveillés pour des raisons politiques évidentes, sont fréquemment cités (3), les opinions répandues dans la bourgeoisie, qu'on ne saurait ni suspecter ni surveiller, sont rares dans ce livre. Comme on le croyait à l'époque, les doctrines de rupture du consensus (fascismes et communisme) sont le plus souvent perçues comme des éléments d'importation, reflets de la puissance du «paradis» de référence ou conséquence de l'agitation de certains leaders, mais rarement expliquées par des éléments internes à la société helvétique. De toute façon, ce sont des opinions fragmentaires (*un Appenzellois, un Chaux-de-Fonnier...*) qui s'expriment. Ajoutons que les

militaires sont des êtres abstraits, comme nés avec la guerre, qui n'ont aucun passé social, aucune culture politique et aucune appartenance qui pourrait éventuellement influencer sur leur perception du réel. Pour l'auteur, ces citoyens, dont certains se sont pas mal agités dans les années trente, accèdent à la virginité en endossant l'uniforme d'officier.

Les ouvrages des historiens helvétiques sont peu gratifiants à lire en général, souvent parce qu'ils souffrent d'un même syndrome, celui de la neutralité stylistique, manière de ne pas se mouiller. L'abus du style indirect libre fait que l'on doit toujours se racler les méninges pour savoir qui parle : l'auteur, les textes ou l'auteur prodiant les acteurs de l'époque. A cette manie agaçante, on ajoutera ici un plan chronologique qui donne le mal de mer (le moral baisse, le moral monte, le moral...) et oblige à de nombreuses répétitions.

Polémiquant à fleuret moucheté (4) avec les théorèmes de H.-U. Jost, Lasserre explique que «*Pour les acteurs du moment, ce n'est pas le danger objectif, tel qu'on pourrait le définir quarante ans plus tard, qui importe, puisqu'il est difficile de le mesurer, mais c'est l'image qu'on s'en faisait*». On va donc perpétuer le culte du général, adulé par l'opinion publique, ignorer les relations économiques et financières avec le Reich, peu connues de la population, et se borner à constater que la politique xénophobe et antisémite des autorités était approuvée par la majorité. On ne peut s'empêcher de s'interroger sur ce que donnerait une telle méthode appliquée à d'autres pays : une histoire des mentalités soviétiques basée sur les archives du département de l'agit-prop du Comité central en serait une illustration croquignollette.

C. S.

André Lasserre
La Suisse des années sombres
Courants d'opinion pendant la
Deuxième Guerre mondiale
1939-1945
Payot, 1989, 406 p., Frs 54.-

- (1) Et ce non pas par leur volonté propre, comme le répète l'auteur pour qui les communistes «profitent» de leur illégalité.
- (2) Avec en plus la description de quelques caricatures du *Nebel-spalter*, pour illustrer.
- (3) Contrairement aux ouvrages patriotico-légendaires, ce livre accorde une large place aux réalisations sociales de l'époque et à leur importance pour le moral de la population.
- (4) C'est à dire surtout dans les notes.

En haut : l'érotisme chez E.-P. Jacobs : *La belle Malaise* (vers 1945)
Ci-dessous : esquisses de la planche 27 de *Mortimer contre Mortimer*



- (1) A qui nous devons déjà le dessin du *Repaire du loup*, dernier épisode lisible des aventures de Le-franc, avant que cette série ne tombe dans l'indignité graphique et la sénilité intellectuelle.
- (2) D'amplitude 9 sur l'échelle de Richter, précise l'auteur, toujours méticuleux.
- (3) «*Dans une histoire de science-fiction, je crois que l'élément féminin devient vite encombrant, souvent superflu et qu'il oblige le narrateur à des méandres qui ne peuvent que nuire au déroulement de l'action. Cela dit, si un jour le sujet s'y prête, et si j'ai à ma disposition un modèle graphogénique, rien ne dit que je ne ferai pas une histoire avec une femme*» Interview d'E.-P. Jacobs, *Schtroumpf-Les cahiers de la bande dessinée*, n° 30, 1976, p. 13.



Edgar-P. Jacobs
Mortimer contre Mortimer.
Dargaud, 1989, 148 p., Frs 49.-
Deux sources majeures sur cet auteur :
Claude Le Gallo
Le monde d'Edgar P. Jacobs
Lombard, 1984, 176 p., Frs 39.40
Edgar P. Jacobs
Un opéra de papier
Les mémoires de Blake et Mortimer
Gallimard, 1981, 190 p., Frs 51.70

Leur armée

Palabre : «*discussion interminable et oiseuse*», selon le *Petit Robert*. Ce court dialogue entre un grand-père (Frisch lui-même) et son petit-fils Jonas serait-il oiseux ? «*La Suisse sans armée! Ce n'est pas un sujet de discussion*», estime le grand-père dès sa première réplique. Puis de temps à autre : «*Parlons d'autre chose!*» Mais Jonas est têtue. Contre son gré, le grand-père se laisse entraîner et ses souvenirs de mobilisation et ses arguments mettent alors tous en cause la capacité de l'armée suisse à défendre le pays, aujourd'hui comme il y a cinquante ans. Et pourtant, du début à la fin du dialogue, le grand-père le répète : «*On ne peut pas la supprimer, Jonas. (...) Une Suisse sans armée, ce*

n'est pas pensable, Jonas. (...) C'est sérieux, il nous la faut. (...) Jonas, sans armée, ça ne va pas.»

C'est que la défense de la Suisse n'est, aux yeux du vieil homme, qu'un alibi. Que l'armée ait ou non des chances face à un ennemi potentiel est donc une question sans intérêt. Sa fonction principale, sa fonction réelle est autre.

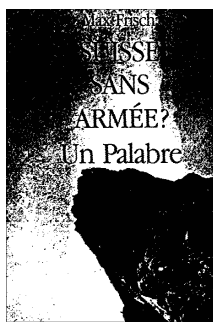
Elle joue un rôle de ciment identitaire, le seul qui fait tenir ensemble une Suisse qui n'est pas une nation. «*De foi en une mission historique qui nous unirait pour faire de nous une nation, je n'en vois pas la queue d'une. Tout ce qui leur vient à l'idée pour l'avenir! Défense! Défense nationale! Défense globale!*»

Mais avant tout, elle est «*le garde du corps de notre ploutocratie*». Du reste, le grand-père parle de «*leur armée*» et il reprend son petit-fils lorsqu'il dit «*notre armée*». Si on la dote d'un armement lourd, c'est pour rendre crédible sa fonction-alibi : «*on ne désire pas que quelqu'un dans ce pays s'aperçoive de la vraie raison d'être de cette armée suisse.*»

Dans ce petit texte qui a parfois le découps d'une conversation mais qui est souvent dense, Frisch apparaît amer et très pessimiste.

Le grand-père n'ira pas voter et à deux reprises, il conseille à son petit-fils de s'expatrier.

A. C.



Max Frisch
Suisse sans armée? Un Palabre
B. Camphise, 1989, 94 p. Frs 18.-

Les frayeurs paranoïaques du hérisson à croix blanche

Si, comme l'affirme avec assurance le Conseil fédéral, «la maxime La Suisse n'a pas d'armée, elle est une armée correspond à une réalité...» (1), alors supprimer l'armée reviendrait tout bonnement — et logiquement! — à supprimer la Suisse (2). Cette crainte profonde, cette sourde angoisse d'un anéantissement irréversible de tout le pays, émane avec éclat du contenu des nombreuses lettres horrifiées de différents courriers des lecteurs et des premières affiches conçues par les opposants à l'initiative. Selon ces derniers, songer, même l'espace d'un instant, même de façon critique et réfléchie, à l'éventualité d'une disparition de ce qui serait notre ciment national, l'essence même de notre pays, c'est commettre un acte de suprême trahison, c'est «brader» la Suisse. L'existence de l'armée, comme celle du Dieu des inquisiteurs, des intégristes et de tous les fanatiques, est un dogme qui ne se discute pas. Silence dans les rangs!

«Une forte tête»

Mais le soldat Zufferey Jean-Gabriel (annoncez-vous!), incorporé dans l'infanterie de montagne («au militaire»), journaliste et écrivain («au civil»), a désobéi («refus d'ordres») en décidant courageusement («une forte tête») de publier un petit ouvrage impertinent qui se permet de mettre en question les dogmes fondateurs du pays («on vous s'a à l'œil, mon gaillard!»). *Le syndrome du hérisson. La Suisse et son armée* devrait être lu par chacun (chacun!), surtout si il (elle) ne fréquente pas les écrits de Frisch et de Dürrenmatt.

En effet, ce texte plein d'humour et de finesse arrive à poser de manière agréable et fort élégante les éléments principaux du débat actuel. La charte de l'armée, sa lourdeur matérielle, hiérarchique et administrative, sa très vraisemblable inefficacité (même quand il ne s'agirait que de «dissuasion...») à nous défendre d'ennemis extérieurs (lesquels au juste?) (3) et à sauvegarder une neutralité qui ne serait elle aussi qu'un dogme mythique, tels sont les principaux thèmes soulevés par notre iconoclaste du correct-garde-à-vous-fixe.

Entrer ici dans l'un de ces thèmes risquerait de déflorer un livre clair, distinct et qui a l'avantage non négligeable de pouvoir se lire d'une traite (85 pages). Contentons-nous de relever avec délectation quelques extraits du chapitre VII («L'armée dans nos têtes») qui pourrait être un nouvel apport empirique suisse non négligeable au concept philosophique de «personnalité autoritaires» élaboré entre autres par Adorno. «De son école de recrues, rite initiatique de passage, à son ultime visite à l'arsenal, souvent perçue comme une exclusion, chaque Suisse mâle, sa vie durant, vit avec l'armée dans sa tête. Cours de répétition, rappels du chef de section, inspections. Contrainte. Vision du monde conçu comme pyramidal, intangible, ennemi de l'intelligence critique et se divisant en deux camps, les dominants et les dominés. Notre conviction inculquée? Ce système est juste et bon. Notre idéal? Qu'il demeure en l'état. Notre vision de l'étranger? Menaçante. Notre

conception du futur? Qu'il n'arrive jamais. Notre modèle de comportement? Hiérarchique. Notre mode de pensée? Conforme et concret. Notre utopie? L'extase matérielle.» (4).

Quelle belle description d'un comportement pathologique! Le Suisse-hérisson perd ainsi une bonne partie de son énergie à dresser des piquants finalement bien trop fragiles pour le protéger réellement, tout en tentant de maintenir un univers clos et maniaquement ordonné qui le rassure et lui permet de refouler son angoisse. Oui, le désir de l'ordre peut être en soi une drogue; obéir et commander sont parfois des tranquillisants, des excitants ou même des aphrodisiaques: ils permettent d'oublier notre autonomie, notre responsabilité face à l'avenir, le choix à faire du sens de notre vie.

Georges-André Chevallaz et Jean-Gabriel Zufferey

Pour camoufler cette angoisse authentique, certains vont même jusqu'à faire peur aux autres et à eux-mêmes en utilisant l'histoire événementielle comme épouvantail. C'est le cas de notre ancien Président de la Confédération, ancien ministre du Département militaire fédéral, ancien syndic de Lausanne, auteur d'un manuel d'histoire contemporaine qui a marqué et marque encore des générations d'écoliers du sceau de la description événementielle des principales bagarres internationales et nationales... Dans *l'Illustré* du 26 juillet, Georges-André Chevallaz répond au livre de Jean-Gabriel Zufferey sans entrer vraiment en discussion avec les thèses précises de l'auteur, mais en affirmant à l'aide d'arguments historiques que ce dernier est un doux rêveur qui aurait oublié que l'homme se caractérise par son «instinct de violence» et sa «volonté de domination». Selon notre historien, il faudra dès lors toujours rester sur la défensive, investir les sommes nécessaires pour dissuader, être prêt à chaque instant à se battre et à mourir. Quel bel avenir pour la Suisse et l'Humanité! Qui parlait d'utopie pour le 700^e anniversaire de la Confédération?

Il est en fait très intéressant de relever que notre homme d'Etat utilise *La Peste* d'Albert Camus comme illustration rhétorique de son propos: étonnant de voir cet ancien Conseiller fédéral se référer au philosophe de l'absurde et au penseur de la révolte, non? Ce que Camus envisageait comme une mise en garde contre le bacille de la Peste (symbole entre autres de tous les fascismes), G.-A. Chevallaz en fait le Cantique de tous les hérissons pétris de la peur endémique d'une peste qui symboliserait plutôt pour eux l'extérieur, c'est-à-dire l'Autre et la Différence.

Si, comme l'affirmait Adorno, «la dimension historique des choses n'est rien d'autre que l'expression de souffrances du passé» (5), nous pouvons comprendre que la seule évocation de ces souffrances ne soit guère encourageante et qu'elle n'incite pas en elle-même à prendre le risque d'un désarmement. Mais la dimension historique passée n'est peut-être pas la seule dimension en jeu. La vérité ne se réduit peut-être pas à la somme des mauvaises ex-

périences de l'histoire. Nous avons peut-être un avenir différent, qui ne répète pas nécessairement les horreurs vécues. Nous sommes responsables de choisir cet avenir-là. Ceux qui le croient possible n'ont peut-être pas tort de parier sur une histoire dominée par la paix et d'affirmer aujourd'hui déjà: si tu veux la paix, ne prépare pas la guerre, car elle est en elle-même la négation du dialogue; si tu veux la paix, prépare la paix.

Y. S.



Jean-Gabriel Zufferey
Le syndrome du hérisson
La Suisse et son armée
Zoé, 1989, 85 p., Frs 13,50

- (1) Message du 25 mai 1988 concernant l'initiative pour une Suisse sans armée et une politique globale de paix.
- (2) Ainsi de deux choses l'une. Ou bien l'équation est juste. La Suisse n'a existé et n'existe que par son armée, et nous pouvons alors nous demander si son existence poudra toujours se justifier sans autre et si un éventuel éclatement dans l'Europe des régions n'est pas à envisager à long terme. Ou bien l'équation est fautive. La Suisse existe par autre chose que par son armée, ou du moins elle pourrait trouver un autre facteur de cohésion, et alors il faut révéler ce facteur et cesser de pousser de hauts cris horrifiés ou de traiter de manière condescendante tous ceux qui ne s'identifient pas à leur armée et qui refusent de se réduire à être des citoyens-soldats.
- (3) Et d'un autre côté la triste efficacité de cette armée contre de soi-disants ennemis intérieurs (lorsqu'elle est par cible vivantes des ouvriers, notamment en 18 et en 32)...
- (4) *Le syndrome du hérisson*, p. 53.
- (5) Theodor W. Adorno, *Minima Moralia. Reflexion sur la vie mutilée*, texte de 1951 traduit en 1980 par Ladmiral et Kaufholz, Gallimard, p. 47.

Curistes à Vichy, fin octobre 1940



La mob des autres

«Un véritable Aryen doit être blond comme Hitler, svelte comme Goering, grand comme Goebbels, jeune comme Pétain et honnête comme Laval.»

Edmond Laval
Professeur à Janson-de-Sailly, An Un de l'Occupation

leur pays dans l'Europe nouvelle et s'opiniâtrer au service d'une collaboration profitable au seul occupant. Ici, un esprit spéculatif ne pourra s'empêcher de rêver qu'il fut possible de refaire l'histoire en laboratoire afin, en modifiant successivement les paramètres retenus, de vérifier la validité des déterminismes que l'analyste isole pour les besoins de sa démonstration: en clair, de tester *in vitro* ce qui se serait passé dans une Suisse occupée par Hitler, car nul n'ignore plus désormais que le fascisme ou le pétainisme emportaient l'adhésion d'une fraction non négligeable de nos «élites» civiles et militaires (4).

Des hommes contre... et les autres

Pour en revenir à la conjoncture française, si le recul du temps grandit la stature d'un Churchill ou d'un de Gaulle (esprits lucides et résolus), il fait émerger aussi les figures radieuses d'un Edmond Michelet, d'un Jean Moulin ou de quelques autres qu'ignorent les manuels scolaires et qui, au prix d'un courage physique et intellectuel extraordinaire, malgré l'évidence immédiate du désastre et les mensonges officiels, se dressèrent d'obélisque, sur place, contre l'Occupation — on ne sait trop pourquoi, pour «l'honneur» peut-être et par fidélité à certaines valeurs républicaines.

A l'inverse, on reste confondu par la veulerie et les compromissions des grands corps de l'Etat chez qui le carriérisme, la peur du communisme ou l'antisémitisme tenaient lieu d'horizon historique. Les mêmes magistrats ont servi Vichy avant de juger sans aménité ni troubles de conscience apparents les «collaborateurs». Pas n'importe lesquels d'ailleurs. Comme l'observa pertinemment un historien américain: «A la Libération, on a fusillé des journalistes, des écrivains, des policiers, des militaires mais on n'a fusillé aucun magistrat, aucun haut fonctionnaire, aucun chef d'entreprise.» (5)

Sur ce dernier point on regrettera (sans même s'arrêter à des aspects anecdotiques telle la taille minimale requise pour être embauché comme instituteur...) que Jean-Pierre Azéma n'ait pas consacré un chapitre à évoquer ce qui subsiste dans la France moderne des institutions ou des pratiques mises en place par Vichy, dans le domaine administratif ou économique notamment. Du fait de circonstances plus que par son idéologie propre, Vichy se montra quelquefois «moderne» et il n'y a pas lieu de s'en étonner: le nazisme lui-même se réclamait d'une mythologie rurale et élitiste (matérialisée par l'institution des *Erbhöfe*) et, cependant, la période 1933-1945 se solda pour l'Allemagne par une urbanisation et une industrialisation accélérées, ainsi que, au quotidien, par une relative démocratisation des rapports sociaux.

L'amour, l'Europe et le Carmel

Méditant sur le Bicentenaire, François Furet se félicitait qu'il fut enfin possible, l'évolu-

tion des esprits aidant, de débattre sereinement de la Révolution. Un constat analogue peut, semble-t-il, être établi sur l'an quarante et l'«héritaire» antagonisme franco-allemand. Avec la guerre froide, le bouleversement stratégique induit par la Bombe et la construction, vaillamment, de l'Europe, le sang répandu a isolé pour les besoins de la démonstration: en clair, de tester *in vitro* ce qui se serait passé dans une Suisse occupée par Hitler, car nul n'ignore plus désormais que le fascisme ou le pétainisme emportaient l'adhésion d'une fraction non négligeable de nos «élites» civiles et militaires (4).

Certains esprits chagrins objectent peut-être que nous faisons bon marché de l'éradication complète de la *Yiddishkeit* de Pologne et de quelques autres lieux-dits d'Europe orientale. Mais que ces bonnes âmes se rassurent: les carnémets d'Auschwitz veillent et s'emploient à prior activement pour le salut spirituel de ces inconvertis...

J.-J. M.



Jean-Pierre Azéma
1939-1940 L'année terrible
Le Monde, n° spécial, 40 p., Frs 6.-

- (1) Titre démarqué d'un recueil de vers que Victor Hugo composa sur la guerre franco-prussienne de 1870-1871.
- (2) On lui doit notamment le volume 14, *De Munich à la Libération, de la nouvelle histoire de la France contemporaine* (Seuil, Points Histoire, 412 p.), ainsi que les commentaires des 580 photographes du superbe *Paris sous l'Occupation* paru chez Belfond, avec une préface de Gilles Perrault, en 1987.
- (3) Mentionnons *La Décadence 1932-1939* de Jean-Baptiste Duroselle (Seuil, 508 p.) ou *L'Abîme*, du même (Imprimerie nationale, 1982, 611 p.).
- (4) Ne nourrissons pas trop de regrets: une telle vérification se ferait également *in vivo* et équivaldrait à multiplier indéfiniment la souffrance...
- (5) Les curieux se reporteront avec profit aux carrières d'un Maurice Papon ou d'un René Bousquet...

«O, temps, suspends ton vol...»

Au fil de mes lectures, j'ai fini par me faire une opinion plutôt négative de la littérature française d'aujourd'hui : Duras m'énervait, Claude Simon me semble inaccessible, les ronds de jambes du (wurtem)bourgeois Pascal Quignard m'ont prodigieusement agacé et Patrick Besson n'a jamais pu refaire un *Dara...* Il y a pourtant un auteur pour lequel je fais systématiquement (et naïvement) les tables «littérature» de ma librairie favorite, en espérant chaque mois l'apparition d'un nouveau titre : c'est Jean Echenoz...

De lui, j'ai lu d'abord *L'Équipée Malaise*, une histoire tordeue, de faux agents secrets et de vrais paumés. Le mal-être des personnages, l'ambiguïté des situations, les jeux de langage, discrets et ne relevant jamais de la logique du procédé, la tension étrange enfin, d'une intrigue suffisamment embrouillée pour rester obscure, mais assez claire pour éviter le décrochage soupirent (1), m'ont ravi. Enfin *quelqu'un*, enfin un auteur à suivre!!

J'ai donc dévoré *Cherokee*, son premier roman, où j'ai retrouvé, peut-être dans une forme moins achevée, les linéaments de ce qui m'avait séduit (2).

La suite est venue, l'an passé, sous la forme d'une plaquette : vingt et une pages, pas une de plus, un cadeau à faire à un ami peu lecteur, mais suffisam-

ment esthète : c'était *L'Occupation des Sols*. Un père et son fils face à la déconstruction radicale de leur passé (matérialisé sous la forme d'une gigantesque peinture murale et publicitaire dont le modèle était la femme, la mère, toujours absente, mais toujours là pourtant). Des données aussi prosaïquement freudiennes laissent présager le pire (3). Echenoz a pourtant réussi à ficeler son affaire de manière à ce que je ne me rende compte qu'*après coup* de ce à quoi j'avais échappé. Je l'ai d'autant plus apprécié.

Il paraît que nombreux sont ceux qui attendent la parution du nouvel Echenoz (4). Il est là, il vous attend.

To the happy few...

Vous y trouverez tout ce qui fait à mon sens un grand roman, une langue inimitable, qui use des tournures «parlées», pour déséquilibrer l'agencement littéraire du récit, sans jamais en faire un procédé : une intrigue construite autour d'une histoire d'espions (à nouveau) et de deux histoires d'amour, qui se décortique avec jubilation et sur les sources de laquelle vous vous interrogez (5); un sens du jazz enfin dans le traitement désinvolte, grinçant, mais toujours plein d'humour des thèmes et des références (6).

Je ne terminerai pas sans citer une immense qualité de *Lac* : il a fort peu de chances

d'être concourus. Vous le découvrirez donc dans le calme, avec la sensation discrète et rare, mais pas désagréable du tout, de rejoindre un club restreint d'amateurs de littérature de qualité : *happy few*.

J.-C. B.



Jean Echenoz

Lac

Minuit, 1989, 188 p., Frs 19,60

Cherokee

Minuit, 1983, 247 p., Frs 20,10

L'Équipée Malaise

Minuit, 1986, 251 p., Frs 21,30

L'Occupation des Sols

Minuit, 1988, 21 p., Frs 5,80

- (1) «Encore un investissement inutile...»
- (2) On dirait une phrase du pseudo-Gilbert Salem. (Note d'un passant)
- (3) Je vous laisse imaginer la soupe qu'un écrivain en aurait tiré... (Pensez ici à l'écrivain de votre choix).
- (4) Selon *Le Monde* et (mais oui !) *Libération*.
- (5) «Mais où va-t-il donc chercher tout ça?»
- (6) Que ceux qui n'aiment pas ou n'entendent pas le jazz comprennent «un sens de la fuge» et cessent de me chercher noise...



Une autre ! Une autre !

Il est un genre majeur que notre distinguée revue a trop longtemps ignoré : je veux parler bien sûr du livre pour enfants. Je saute, non sur une mine, mais sur l'occasion de vous présenter le dernier-né d'un spécialiste de cet art difficile. Le lascar en question, Pef, s'y entend à faire rigoler les têtes blondes, leurs parents... et les autres. Il vient de réaliser un chansonnier d'enfer, détournant les paroles de rengaines célèbres, tordant les paroles, inversant leur sens.

Cet homme est un terroriste qui déclare sur l'air de la Mère Michel :

«C'est l'armée d' Michel qui a perdu son char qui crie dans la fumée à qui le lui rendra.»

Ce cruel personnage surenchérît :
«Plus de bon tabac, me dit l'infirmière,
plus de bon tabac tu n'en auras pas.»

En tout une quinzaine de ritournelles remodelées à la sauce «poil à gratter» qui vont dépoussiérer le *Méchante Jeunesse* de grisâtre souvenir.

Par exemple, notre bel hymne national pourrait devenir :
«En novembre nos colonels auront un cuisant réveil.
Ils pourront revendre ce jour leur très vieux tambour.»

Rigolo et éducatif, ce bouquet de pain.

C. P.



Pef
Chansons à se tordre
Messidor/La Farandole, 1989
32 p., Frs 16,60

Un nouveau feuilleton :

Les apocryphes

Dès ce numéro, nous insérons dans *La Distinction* la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore. Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique suivante.

La malhonnêteté du procédé

De notre correspondant à Paris

Tout le monde connaît la «novélization». On achète les droits d'un film qui marche, on confie ça à un écrivain maison, pas trop manché si possible, et on sort un roman dont la couverture reprend quelques scènes cruciales du dit film, avec, si possible, le nombre d'entrées ou de millions de dollars qu'il a réalisés. Les Zétazuniens sont les maîtres indiscutés de cette forme de pillage.

Il faut pourtant reconnaître ce qui est : ils ont été rejoints, et même dépassés, cet été par les Français. Ceux-ci ont, sans vergogne, tiré du film à succès de Stephen Frears *Les Liaisons dangereuses*, un ouvrage de même titre. La malhonnêteté du procédé n'échappant sans doute pas à leur conscience, ils ont jugé bon de confier cette tâche honteuse à un strict inconnu, dissimulé sous le pseudonyme ridicule de Choderlos de Laclous.

Ce qui intrigue ici est qu'on a de toute évidence affaire à un coup monté du lobby éditorial parisien. Ce n'est pas, comme on pourrait s'y attendre une seule maison d'édition qui a décroché le morceau, mais bien deux ou trois. Gallimard, qui agüiche le lecteur avec un Folio, Le Livre de Poche, qui met en première page les photos des acteurs, sans parler des éditions plus chères, Classiques (déjà) Garnier ou autres.

Tenté par le genre, je me suis laissé prendre et là, surprise, surprise ! Le film de Frears était déjà plutôt pervers, malgré la décevante performance de Glenn Close, mais la «novélization» dépasse toutes les bornes : «...quel rival avez-vous à combattre ? un mari ! Ne vous sentez-vous pas humilié à ce seul mot ? Quelle honte si vous échouez ! et même combien peu de gloire dans le succès ! Je

dis plus; n'en espérez aucun plaisir. En est-il avec les prudes ? j'entends celles de bonne foi: réservées au sein même du plaisir, elles ne vous offrent que des demi-jouissances. Cet entier abandon de soi-même, ce délire de la volupté où le plaisir s'épure par son excès, ces biens de l'amour ne sont pas connus d'elles.» Et le reste est du même tabac !

Heureusement que de telles lectures ne tombent pas facilement aux mains d'adolescents en voie de maturation pubertaire, ils n'y comprendraient pas un traître mot. Mais je suis prêt à parier que quelques pédagogues en proie au puritisme moderniste tenteront d'agüicher leurs élèves avec des «mais oui, vous avez vu le film, c'était chouette, allez...» Et je tente de me figurer ce qui passera dans l'esprit du jeune bounouzeux de 17 ans, espoir du football lausannois, promu en fonction de ses capacités sportives plus qu'intellectuelles. Son but existentiel semble être d'augmenter les statistiques de santé à propos de la surdité chez les adolescents au moyen d'un baladeur diesel. Il annonce : «car, portant toute son attention, toutes ses forces à se défendre d'un baiser qui n'était qu'une fausse attaque, tout le reste était laissé sans défense; le moyen de n'en pas profiter ! J'ai donc changé ma marche et sur le champ, j'ai pris le poste.» (c'est le récit du viol de Cécile Volange par Valmont). Se demandant pourquoi il est nécessaire de marcher dans la campagne pour ramasser un poste de télévision qui tente par ailleurs de se défendre, il bute finalement sur ce baiser, trop incongru pour ne pas lui faire repousser (sans même l'ombre d'un bâillement) un ouvrage décidément trop difficile... Qu'il repose en paix !!

J.-C. B.

Choderlos de Laclous
Les Liaisons Dangereuses.
Multiples éditions en format de poche.
Prix modérés, effets assurés...

(Publicité)



Toqué, le Chef

En ces jours où l'on ne respecte plus rien, où les vraies valeurs n'ont plus cours, même à la bourse de Tokyo, il est bon de rappeler ici une des plus grosses conquêtes du plan Wahlen (ce coquin...): la courge. Certains, certes, préfèrent l'appeler potiron, d'autres encore citrouille (Cendrillon...), mais foin de bavardage, chez nous, et c'est encore heureux qu'on ait ce mâle respect, on dit : la courge (qui, selon Betty B., est un gros légume sphérique à ne pas confondre avec les grosses légumes sphériques, style Jean-Pascal). La soupe à la courge est un art délicat, qu'on réserve en Général à ceux qui le méritent — et qui sont prêts à se mobiliser pour cela !

Comptez 350 g de courge (pelée !) pour deux à trois person-

nes. Coupez-la en dés, régulier, alignés couverts.

Dans une casserole, faites fondre une bonne noix de beurre frais (comme les gants) et faites-y suer env. 300-400 g d'oignons hachés. Ne pleurez pas en les coupant : c'est interdit par le règlement. Joignez-y la courge, remuez quelques instants, puis mouillez avec 4 dl de bouillon — de poulet, évidemment.

Laissez cuire jusqu'à ce que la courge devienne tendre. Mixez. Salez (!!!). Incorporez 50 à 100 g de mascarpone (ou 2 dl de double crème), et amenez à ébullition. Râpez un bon chouïa de noix de muscade. Mangez ! Chaud ! Rompez !

Le Maître-coq

Où COURGE ?

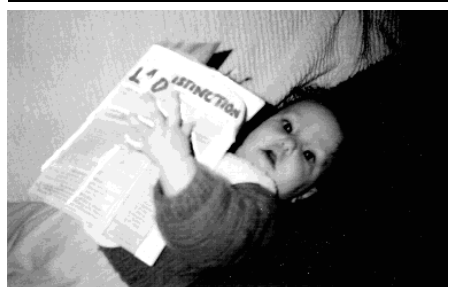
(Annonce)

Expositions

Philippe VISSON
Antiportraits
du 20 octobre au 18 novembre

I. CARLES-TOLRA
Lolita et ses bestioles
dès le 24 novembre

Galerie Basta
Petit-Rocher 4, 1004 Lausanne
Du lundi au samedi de 13h30 à 19h00



Abonnez vos enfants à
LA DISTINCTION
Plus tard, ils vous remercieront !